

Points de vue

Toute une vie

Des lumières dans la grande noirceur de Sophie Bissonnette

Sherry Simon

Numéro 55, été 1991
L'adaptation au cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Simon, S. (1991). Compte rendu de [Toute une vie / *Des lumières dans la grande noirceur* de Sophie Bissonnette]. *24 images*, (55), 72–72.

DES LUMIÈRES DANS LA GRANDE NOIRCEUR

DE SOPHIE BISSONNETTE



TOUTE UNE VIE

par Sherry Simon

Léa Roback

PHOTO: CHRISTINE ALEVIZAKIS

Comme les films précédents de Sophie Bissonnette, *Des lumières dans la grande noirceur* nous frappe par son habileté à faire du témoignage individuel un révélateur de l'histoire sociale. Mais alors que dans *Une histoire d'amour* ou *Quel numéro, what number?* la réalisatrice s'adressait à des femmes peu habituées à la parole publique (mais dont la qualité du discours n'était pas moins impressionnante), ici le sujet du film, Léa Roback, s'impose par la force même de sa personnalité attachante et par la fonction de mémoire vive qu'elle a accepté de devenir pour une nouvelle génération de femmes. Même si ce film documentaire porte aussi sur le monde qu'elle a connu (la vie agraire à Beauport, le Berlin des années 30, les usines, le parti communiste à Montréal dans les années 40), il s'agit avant tout d'une conversation animée avec «Léa».

Fille d'immigrants juifs élevée au village de Beauport, militante communiste jusqu'aux révélations de 1956, se dévouant jusqu'à maintenant — à l'âge de presque 90 ans — à toutes les causes progressistes, Léa Roback traduit par sa parole toute l'énergie et la générosité d'une vie tournée vers autrui. Cette parole et la mémoire qu'elle véhicule est riche de multiples sources:

chaque souvenir est évoqué d'abord avec émotion (l'affection et l'émerveillement, mais aussi la colère) pour ensuite déborder vers l'analyse d'une situation d'époque. Dans un langage toujours coloré, parfois accompagné d'anglais ou même du yiddish, Léa Roback livre une vie où la dévotion aux idéaux n'est jamais séparée de l'attachement aux individus.

De sa jeunesse à Beauport, Léa rappelle surtout les liens étroits qui se sont tissés entre sa famille et les Canadiens français. Les femmes, surtout, se retrouvent dans le partage du travail et des soucis. Évoquant les incidents d'antisémitisme que la famille a vécus, Léa choisit de mentionner les nombreuses familles qui ont fait fi du mouvement, sans oublier les religieuses et les prêtres qui ont toujours été «corrects avec nous». Sa colère est toujours réservée pour les «grands», jamais dirigée contre les gens du peuple. Incident cocasse: on aurait invité son frère, jeune juif aux cheveux blonds bouclés, à incarner le petit Saint-Jean-Baptiste. Cet élan d'œcuménisme aurait été trop fort pour sa mère, qui a gentiment refusé l'invitation.

De sa longue et très intense carrière de militante communiste à Montréal, le film ne nous donne que des indications bien

brèves. «Entrée» dans le parti communiste à Berlin au début des années 30, Léa en est sortie à la fin des années 50. Mais, contrairement à la plupart des anciens communistes, dégoûtés à tout jamais de l'action militante, Léa n'a jamais abandonné sa vie de lutte. On comprend que Sophie Bissonnette ait choisi de mettre de côté des questions de dogme ou de stratégie politiques (sinon le reproche que Léa adresse aux communistes et aux socialistes des années 30 en Allemagne d'avoir manqué la belle solidarité qui a permis aux fascistes de prendre les devants); ce qui a permis à Léa de poursuivre son action politique n'est-ce pas justement d'avoir su se rabattre sur d'inébranlables principes de justice et de solidarité? Sa participation à la lutte pour le droit à l'avortement à côté des féministes des années 80 n'est-elle pas le prolongement de son implication auprès des femmes dans le Syndicat du vêtement dans les années 30 (y compris sa participation à la grande grève de 1937)? L'engagement «sans limites» de Léa Roback nous ébahit; elle devient pour nous une nouvelle sorte d'héroïne: celle qui se distingue non pas par son rôle de leadership mais par la force même de ses convictions.

La riche documentation visuelle portée à l'écran (et surtout l'évocation des armées fantomatiques d'ouvrières qui ont une fois peuplé Saint-Henri, pour n'y laisser que si peu de traces), les très chaleureuses rencontres de Léa avec les compagnons et les lieux de son passé (y compris avec Madeleine Parent, avec qui on mesure toute la différence de «style» qu'il pouvait y avoir entre militantes de l'époque) contribuent à faire de *Des lumières dans la grande noirceur* un film essentiel pour découvrir et comprendre l'histoire du Québec. ■

DES LUMIÈRES DANS LA GRANDE NOIRCEUR

Québec 1991. Ré. et scé.: Sophie Bissonnette. Ph.: Martin Leclerc. Mont.: Dominique Sicotte. Mus.: Judith Gruber-Stitzer. 90 minutes. Couleur. 16 mm. Dist.: Cinéma Libre.